

ELIAS KHOURY

LA PETITE
MONTAGNE

roman traduit de l'arabe (Liban)
par Saadia Zaïm et Christian de Montella

BABEL

**A la mémoire de Mohamed Chbarou
et de ses compagnons.**

I

LA PETITE MONTAGNE

On dit : la petite montagne, et nous l'appelions la petite montagne ¹. Nous jouions dans le gravier, nous y dessinions des visages, nous partions à la recherche des flaques d'eau, nous y lavions nos mains, nous les emplissions de sable, et nous pleurions. Nous courions à travers les champs — du moins, ce qui ressemblait à des champs —, nous attrapions une tortue et nous l'emmenions dans des endroits couverts de feuilles vertes. Nous inventions des secrets à partager, d'autres que nous taisions. On dit : la petite montagne. Nous savions bien que ce n'était pas une montagne, mais nous l'appelions la petite montagne.

Une colline ? Plusieurs collines ? Je ne m'en souviens plus, personne ne s'en souvient plus. Une

1. La petite montagne est le nom populaire du quartier chrétien Achrafiyé à l'est de Beyrouth.

colline située à l'est de Beyrouth, que nous avons appelée montagne parce que les montagnes étaient loin. En nous asseyant sur ses pentes, nous nous sommes emparés de la mer. Le soleil se lève à l'est, et à l'est, nous sortions des champs de blé. Nous jouions à cueillir des épis et à les égrener. Les pauvres, ou du moins ceux qui avaient l'air d'être des pauvres, couraient comme des enfants dans les champs, sur les collines, cherchant dans la nature une réponse à leurs questions. Ce jour, qui pour nous était jour de fête, ne se distinguait en rien des autres jours, si ce n'est par l'odeur du bourghol et de l'arak que nous savourions dans la nature en lui confiant ce qui, aujourd'hui, n'est plus que rêve. La petite montagne n'était qu'une falaise que nous escaladions, orgueilleux, étonnés. De nos chagrins nous faisons des histoires et nous attendions les moments de joie ou de mort pour que nos sentiments nous fassent oublier la monotonie des jours.

On dit : la petite montagne, et elle remontait de la vaste étendue des champs jusqu'aux cactus qui la parsemaient. Devant notre maison, le palmier s'inclinait vers la gauche, entraîné par son propre poids. De peur qu'il ne touche terre, nous avons eu l'idée de l'arrimer à la fenêtre, avec une cordelette de soie. Mais la maison tenait à peine debout,

écrasée par sa toiture de bois et ses grosses pierres de grès. Nous avons peur que le palmier n'entraîne la maison dans sa chute. Nous l'avions laissé peu à peu se pencher, et chaque jour je dessinais mon portrait sur son tronc fissuré.

Nous avons peur pour la montagne et pour sa végétation. Elle avançait vers la limite de Beyrouth, prête à s'y précipiter. Les cactus qui nous blessaient les pieds dépérissaient, le palmier s'inclinait et la montagne avançait au bord du précipice.

On dit : la petite montagne. Nous savions que ce n'était pas une montagne, mais nous l'appelions la petite montagne.

Ils sont venus. Ils étaient cinq, qui ont sauté d'une sorte de jeep. Fusils-mitrailleurs à la main, ils ont cerné la maison. Les voisins, par curiosité, sont sortis. L'un d'eux, une femme, souriait en faisant le signe de la victoire. Ils se sont approchés de la maison, ils ont frappé à la porte. Ma mère est venue ouvrir, étonnée. Le chef lui a demandé où j'étais.

— Il est sorti.

— Où est-il allé ?

— Je ne sais pas. Je vous en prie, entrez prendre un café.

Ils sont entrés. Ils m'ont cherché dans la maison. Je n'étais pas là. Ils ont fouillé parmi les livres et les papiers. Je n'étais pas là. Ils ont découvert un livre avec, sur la couverture, la photographie de Nasser. Je n'étais pas là. Ils ont dispersé les papiers, renversé les meubles. Ils ont insulté les

Palestiniens. Ils ont démoli mon lit en le fouillant. Ils ont insulté ma mère et ma génération pourrie. Je n'étais pas là.

Je n'étais pas là. Ma mère, elle, était là, tremblante de tristesse et de rancune. Elle marchait de long en large dans la maison, exaspérée. Elle a cessé de répondre à leurs questions et les a laissé faire. Elle s'est assise sur une chaise, dans l'entrée, pour garder sa maison. Eux, à l'intérieur, traquaient les Palestiniens, Gamal Abdel Nasser et le communisme international. Elle s'était assise sur une chaise dans l'entrée et eux, à l'intérieur, déchiraient les papiers et les souvenirs. Elle s'était assise sur une chaise et eux faisaient des signes de croix, avec joie, avec haine.

Ils sont sortis, en faisant le V de la victoire. Certains les regardaient et répondaient par le même geste.